

La lecture

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 98

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La lecture

Apprendre à lire, c'est apprendre à parler.

Par les longues soirées qui sont venues, une des utiles et agréables distractions est la lecture en famille. Le soir, dans l'intimité du foyer, quelle douceur que d'entendre une voix aimée qui nous fait savourer quelques pages délicates, instructives, intéressantes.

Mais si la lecture est un des plaisirs les plus doux et l'un des moyens d'orner son esprit et de charmer les ennuis de l'existence, si rien n'est plus utile que de s'adonner à de saines et sérieuses lectures, rien n'est plus dangereux que d'en faire de mauvaises, de légères et de frivoles.

Le bon livre est celui qui éveille l'esprit, qui fait aimer le devoir, qui inspire de nobles sentiments et donne le désir d'être meilleur.

Celui, au contraire, qui flatte les passions et les préjugés, qui présente le vice sous des dehors aimables, qui transporte dans un monde chimérique et dégoûte du réel, c'est un mauvais livre.

Une jeune fille évitera ce danger en se conformant aux décisions de sa mère qu'elle devra consulter sur toutes ses lectures. Que penser de celles qui fuient les regards maternels pour empoisonner par des livres malsains leur esprit et leur cœur ?

Mais il ne suffit pas de lire pour soi, il faut aussi savoir lire pour les autres. L'art de la lecture à haute voix est plein de charme et double le plaisir de la lecture solitaire.

Je reconnais tout de suite qu'il est difficile, et que peu de privilégiées le possèdent

à un haut degré. Est-ce une raison pour le négliger ? Non, car si les bonnes lectrices sont rares, les bonnes musiciennes ne sont pas plus communes. Si l'on ne peut espérer atteindre à la perfection, il est beau d'en approcher. Représentez-vous une jeune fille qui fait, en lisant, oublier le travail de la veillée, une jeune mère, qui ravit ses enfants par une lecture instructive et amusante ; elles se donnent elles-mêmes avec toute leur âme en même temps qu'elles ouvrent les trésors que l'auteur a su enfermer dans son livre. N'est-ce pas un spectacle touchant, bien fait pour mériter tous les suffrages ?.....

Donc, il faut apprendre à lire. Pour cela, il faut apprendre à bien prononcer, à bien couper les phrases, à bien respirer et à donner à tout ce que l'on dit une intonation juste et naturelle.

Avant tout, il faut acquérir une bonne prononciation si l'on n'a pas eu le bonheur de naître dans ces heureuses régions dont la prononciation fait la loi. Pour nous, Juraissiens, nous ne saurions avoir la palme du « beau langage » mais notre prononciation peut se corriger avec quelque attention et un peu d'effort.

Une prononciation défectueuse choque, mais ne nuit pas d'ordinaire à l'intelligence de ce qui est dit ; il en va tout autrement d'une lecture précipitée, coupée à tort et à travers. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles, bien élevées du reste, par là même d'une façon charmante, qui se mettent, dès qu'elles ouvrent les lèvres, à annoncer, à bredouiller ou à courir la poste sans souci du sens et des repos.

La bonne lectrice distingue chaque phrase, laissant le temps de la comprendre avant

de passer à une autre, et, dans l'intérieur de la même phrase, par de légers repos, chacun des membres qui la composent. Elle articule posément sans presser ses mots les uns contre les autres, ne liant entre eux que ceux qui souffriraient à être séparés. Elle ne se contente pas de cette coupe obligatoire, réclamée par le sens et les exigences de l'oreille ; elle sait piquer l'attention et produire des effets par des silences habilement ménagés. Mais elle évitera, avec non moins de soin, des repos trop prolongés et trop fréquents qui, à la longue, fatigueraient l'auditeur.

En un mot, il faut mesurer le mouvement de la lecture, comme on mesure celui du chant, selon la gravité ou la légèreté du sujet et selon l'impression qu'il convient de produire.

En cherchant l'intérêt des auditeurs, la lectrice obéit en même temps à une loi de notre constitution qui est de respirer. Savoir respirer à propos est presque tout l'art de la lecture ; celle qui respire bien ne s'essouffle pas, ne bredouille pas, n'hésite pas ; elle a le temps de faire marcher d'un même mouvement ses yeux et ses organes de la parole.

Mais il faut avoir soin de respirer discrètement, furtivement même, de façon que l'auditeur ne s'en aperçoive pas.

On profite de la fin des phrases pour prendre une inspiration profonde et des légers repos pour prendre des demies, des quarts d'inspiration.

On dit même que Talma avait appris à se servir de l'ouverture de la bouche que réclame les voyelles initiales pour prendre des inspirations supplémentaires.

De la sorte, on peut lire longtemps sans

éclater une réaction surprenante, un débordement de vie inexprimable. C'est un spectacle curieux et social. Chacun chausse le patin ; les débiles se font véhiculer dans les traîneaux ; les enfants, assis dans de petits chariots bas qu'ils meuvent tout seuls à l'aide de bâtons, comme des culs-de-jatte, se glissent dans les jambes des patineurs, causant des chutes, ces chutes drôles dont on ne peut s'empêcher de rire... On entraîne dans la bousculade des gens graves qui voudraient résister. On s'excite de bruit, de gestes, de paroles, de mouvement. Il n'y a de comparable à cette folie que celle des carnivals italiens.

Le côté gracieux cependant ne fait pas défaut à ces scènes pleines de liberté, de laisser-aller, parfois de « rustesse ».

Des patineurs d'une adresse extrême charment les yeux par l'aisance qu'ils savent déployer en exécutant les plus gran-

moteur des innombrables moulins du pays, balaya le ciel, le rendit net, brillant, semblable à un velum de satin argenté.

Alors, ce fut une joie folle par la ville. Tout le monde sortit. On se grisait de respirer l'air froid, mais pur et sain comme de l'eau de roche. On allait donc à la fin pouvoir se livrer au patinage, plaisir favori des Hollandais.

Ces derniers, réputés calmes par ceux qui les connaissent mal, dépensent aux heures de fête une activité sans égale, une gaieté robuste, dont le gros rire et les bourrades font partie intégrale. La Venise du Nord, avec ses innombrables canaux, son vaste port, s'agit en temps ordinaire pour son immense commerce dans un silence relatif, dû à l'absence presque totale de voitures et au mouvement quasi unique de la batellerie. Mais vienne la gelée et avec elle la solidification de ses voies liquides, alors

Feuilleton du Pays du dimanche 1^{er}

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régnal

La neige cessait de tomber. La température déjà très froide s'abaissait encore : une belle gelée semblait enfin vouloir succéder aux interminables jours sombres, maussades, qui confinaient chez eux depuis des semaines les habitants d'Amsterdam, qu'Erasmus comparait à des corbeaux perchés sur des arbres, à cause de leurs maisons, pour la plupart bâties sur pilotis. Et, tout à coup, le soleil réussit à percer de ses rayons l'opacité plate, unie des nuages, qui s'éten- daient en nappe sur le nord de la Hollande ; en moins d'une heure, le vent d'Est, grand